

Fil rouge théologique

HENRI-JÉRÔME GAGEY*

Remarques sur le titre de cette session

Pour entamer ce fil rouge théologique qui se poursuivra durant ces trois jours, je voudrais dire quelques mots sur ce qu'implique le titre subtil de cette session, *Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde*. Vous l'avez noté, il désigne, au pluriel, religions et cultures, sans accorder de statut privilégié à la tradition chrétienne et aux cultures qu'elle a inspirées. Cela doit nous interroger et il pourrait ne pas manquer de mauvaises langues pour dénoncer dans ce pluriel l'aveu d'un relativisme sceptique. Ils soupçonneront qu'en rupture avec la tradition du catholicisme social, qui est à la racine de ces Semaines sociales, leurs organisateurs, dont je suis, en seraient venus à remplacer la foi en l'Évangile du Christ par un humanisme allégé de sa dimension proprement religieuse et seulement apprécié en fonction de son utilité sociale.

Contre cela, il faut à mon sens considérer qu'il appartient essentiellement à la tradition chrétienne d'être « hybride », c'est-à-dire de constituer une alliance sans cesse renouvelée entre l'Évangile et les partenaires qu'elle rencontre tout au long de son développement historique. Le grand symbole de cette réalité, c'est la rencontre de l'Église primitive avec la philosophie grecque.

C'est ce que montrent le récit rapportant la visite de l'apôtre Paul à l'aréopage sur l'agora d'Athènes et, au siècle suivant, les œuvres de ceux qu'on appellera les Pères apologistes. Au lieu de combattre la philosophie comme une concurrente, les premières communautés l'ont généreusement accueillie, elles qui étaient de culture juive, sémitique, comme une authentique quête de vérité et en sont venues assez vite à expliciter l'ensemble de leur conviction dans la conceptualité de la philosophie grecque.

En principe, même si les dévoiements n'ont pas manqué, dans sa version catholique et dans ses principales versions protestantes, le christianisme ne se présente pas comme une proposition alternative globale prétendant « tout »

* Henri-Jérôme Gagey est philosophe et théologien.



apporter à un monde qui ne disposerait de rien. Il ne se présente pas comme une « contre-culture » homogène et stable qui se maintiendrait à l'identique à travers les siècles comme un corps étranger résistant à se mêler à son environnement. Au contraire, à tous les moments de son histoire, on voit le christianisme tout à la fois résister et s'allier aux grands courants des cultures qu'il rencontre. Ces cultures, il les conteste et les adopte selon une dialectique qu'il rejoue à toutes les grandes étapes de son développement : quand il devient la religion de l'Empire sous Constantin, quand il passe aux barbares après la chute de Rome, quand il accueille le retour sur la scène européenne de la philosophie aristotélicienne, quand il lui faut s'expliquer avec le schisme de la Réforme puis, peu après, surmonter son conflit avec la science et la philosophie modernes et apprendre à ne pas tant penser contre elles qu'avec elles.

Autrement dit, l'Évangile ne confère pas à ceux qui le reçoivent une identité figée qu'il faudrait protéger, à la manière dont Pierre sortit son glaive au jardin pour défendre son Seigneur ; ou encore à la manière dont le 3^e serviteur de la parabole des talents, qui n'avait reçu qu'une pièce d'or, va la cacher au pied d'un arbre pour ne pas risquer de la perdre. Vivre en disciples, ce n'est pas gérer un patrimoine, mais répondre à une vocation, à un appel sur lequel il faut jouer sa vie. Le Seigneur disait : « Qui veut sauver sa vie la perdra, qui la donne avec moi la sauvera. » Cette phrase vaut aussi pour le trésor de notre tradition. Qui veut le mettre à l'abri le perdra, qui le risquera en le jouant à neuf, en réponse à l'appel des événements, le sauvera et il portera beaucoup de fruit.

Or quels sont aujourd'hui les événements auxquels il nous faut répondre en risquant un nouveau passage ? C'est l'avènement d'un monde globalisé qui nous fait tous sœurs et frères les uns des autres, que nous le voulions ou nous, que nous aimions ça ou non.

Les autres, que nous observions de loin avec méfiance ou curiosité, ces autres dont certains faisaient chez nous une visite furtive avant de retourner chez eux, « bons sauvages » ou « persans », ces autres sont aujourd'hui des nôtres. Mais, à l'inverse, nous découvrons avec stupéfaction que nous ne sommes plus les mêmes. Regardez comme nous avons changé en 150 ans. Nous ne nous reconnaissons plus ! Nous sommes devenus des individus « détraditionnalisés », dépourvus de points de repères objectifs s'imposant absolument quand il faut se rencontrer et fonder des familles, donner naissance



et se préparer à mourir. Le développement des technosciences et des biotechnologies fait insensiblement de nous des « humains augmentés » par de multiples prothèses et greffons : d'abord les lunettes, puis les prothèses auditives et les pacemakers, les cœurs artificiels et j'en passe. D'un coup d'aile nous traversons les océans, d'une pression sur le tableau de bord d'une grue, nous soulevons des charges énormes, etc. C'est merveilleux, mais c'est angoissant. Qui nous dira quel genre d'humains nous sommes en train de devenir ?

Mais le plus inquiétant dans tout cela est sans doute le changement de notre rapport au cosmos. La nature, comme on le disait, comme on hésite à le dire encore, était la grande pourvoyeuse des ressources nécessaires à notre existence. Quand ceux de ma génération étaient encore enfants, aucun ne doutait qu'il y aurait toujours de l'eau et de l'air purs en abondance, tandis que nous pourrions indéfiniment cultiver la terre qui ne ment pas, comme disait l'autre. Nous considérions en toute confiance qu'après une crise toujours possible (inondation, sécheresse, incendies, invasions) tout s'arrangerait et finirait, avec le temps, par redevenir comme avant. La prise de conscience écologique est une crise de conscience. Nous découvrons sans trop y croire encore que ce qui nous portait est aujourd'hui remis à notre responsabilité. Un enfant de 10 ans sait aujourd'hui que disposer d'eau et d'air purs en suffisance sur une terre non polluée dépend désormais des décisions conscientes, réfléchies et mises en œuvre de la communauté humaine. Ce qui nous portait nous incombe.

Pris dans ce tourbillon que nous avons nous-mêmes lancé et qui porte autant de promesses que de menaces, il nous faut imaginer un nouveau monde, retrouver des équilibres durables. Or, aucune tradition, aucun penseur de génie ne peuvent prétendre disposer du logiciel qui permettrait de préfigurer et de maîtriser le monde à venir, le monde à construire. C'est pourquoi il importe de croiser nos ressources pour parvenir à l'imaginer. À ceux qui s'inquiètent répétitivement de la dilution de la France catholique et des ses prétendues valeurs éternelles, nous devons dire que le ferment de l'Évangile ne produira son fruit que s'il se mêle à la pâte. Non pour s'y dissimuler jusqu'à disparaître, mais pour qu'elle lève et actualise ses meilleures potentialités. Après tout, ce n'est pas l'Évangile qui nous a enseigné à préparer les aliments, à coudre les vêtements, à construire des routes, des villes et des ponts. Sa fécondité historique, que je ne sous-estime pas, c'est toujours dans d'heureuses, mais toujours coûteuses, rencontres avec les autres dont il croisait la route qu'il l'a mani-



festée. C'est donc au nom même de l'Évangile et non pas contre lui, que nous sommes aujourd'hui requis, loin de toute attitude d'auto-défense, de participer et d'ouvrir à notre mesure un nouvel Agora sans craindre d'y croiser toutes les religions, toutes les cultures et, j'y insiste, toutes les rationalités. Car il importe que chacune puisse apporter ses meilleures ressources à la relève du défi inédit auquel nous nous affrontons tous et que je définis sans réticence avec Patrick Viveret comme une stratégie érotique mondiale.

,